

LA HONGRIE DU SUD

PAR

le comte PAUL TELEKI

~~1828~~

~~301~~

PARIS

1920.

BUDAPEST

H. LE SOUDIER

FERD. PFEIFER

174-176. Bd St. Germain.

Kossuth Lajos-u. 7.

OSZK

Országgyűlési Könyvtár

~~1828~~

320112

(R 2)

Országos Széchényi Könyvtár
Leltári szám:

B 2605 | 1962.

TR4965

Paul Esterházy
1921.

La Hongrie du Sud.

Le „Banat“ et la „Bácska“ ont été adjugés à la Roumanie et à la Serbie. Les dispositions du Traité de Trianon, destinées à satisfaire les revendications des Roumains et des Serbes ont créé une situation contraire non seulement au principe de la libre disposition des peuples, mais aussi aux intérêts des États successeurs. A l'heure qu'il est, ceux-ci se disputent les lignes de démarcation, et plus tard ils se verront forcés de déclarer que la Hongrie du Sud ne peut faire partie que de la Hongrie, et que jamais ces régions ne leur appartiendront, car des barrières d'ordre physique et moral les en séparent. Les droits de la Hongrie au „Banat“ et à la „Bácska“ restent impérissables, voilà la thèse que nous nous proposons de démontrer.

I.

Arguments historiques et géographiques.

Dans leur mémoire présenté à la Conférence de la Paix, les Serbes désignent Temesvár comme centre naturel du Banat serbe. Il con-

vient d'opposer à cette allégation le fait que les Serbes forment seulement 4·8% de la population du Banat. Selon la thèse serbe, Temesvár doit son caractère serbe au fait qu'il forme le point de jonction de toutes les voies, reliant dans cette contrée les territoires et les villes de majorité serbe, telles que Nagykikinda, Versecz, Fehértemplom, Becskerek et Pancsova. Les Serbes affirment également que, situé aux bords de la Temes et de la Béga, la ville de Temesvár est inséparablement liée au Banat Oriental. S'ils ne soutiennent pas l'unité du Banat entier, c'est uniquement qu'à défaut de titres ethnographiques, ils ne peuvent forger des prétentions sur la partie orientale de cette contrée.

Dans leur mémoire soumis à la Haute Conférence de la Paix en juin 1919, ainsi que dans d'autres mémoires antérieurs, les Roumains, à leur tour, prouvent l'unité du Banat par des données géographiques, ethnographiques, économiques et politiques. Ils ajoutent que la frontière entre la Roumanie et la Serbie est tracée au milieu d'une plaine et que, en conséquence, cette frontière est fort désavantageuse à tous les points de vue. Cette objection pourrait également s'appliquer à toute autre frontière imposée arbitrairement au Banat. On pourrait opposer les mêmes chiffres statistiques à toute ligne de frontière tracée arbitrairement à travers le Banat, territoire

partout également hétérogène dans sa population. Les Roumains invoquent, comme principal argument économique, que le partage du Banat coupe la communication naturelle entre la plaine et les montagnes, sépare la vallée du Maros, de la Tisza et du Danube, sectionne la ligne si importante de Temesvár—Báziás, entrave le trafic des mines importantes avec les chemins de fer et avec le Danube, enfin, il partage le canal de la Béga, paralysant ainsi tout son précieux système de canaux et d'écluses.

De même que les mémoires des Roumains et des Serbes, celui des Souabes, — rédigé grâce aux soins du Gouvernement Roumain, — développe au nom de ces Souabes qu'un Banat divisé, coupé en deux et sans frontières naturelles amènerait la ruine économique de toutes les nations qui l'habitent, et serait une source de querelles et de mécontentements perpétuels. Au point de vue historique, les auteurs de ce mémoire font aussi ressortir qu'au cours des temps le Banat n'a jamais appartenu simultanément à plusieurs États. Ils oublient toutefois que depuis la fin du IX^e siècle, sauf l'époque de la domination turque, l'État auquel appartenait le Banat intégral, était la Hongrie. Mais ici la question de l'appartenance de ce territoire est une question secondaire; le fait de l'unité seul importe.

Enfin le mémoire que les Souabes ont pré-

senté à Sir Georges Clerk, réclame le rattachement du Banat et de sa population à la Hongrie. Mais les Souabes considèrent l'unité territoriale comme une question d'une importance supérieure même à leur désir exprimé devant Sir Georges Clerk. Et ils exigent, pour le cas où, en dépit de leurs vœux, il serait impossible que le Banat entier restât à la Hongrie, la création d'une république neutre sous le nom de „Banatie“.

Les Souabes, les Roumains et les Serbes sont donc unanimes à reconnaître qu'un partage du Banat serait impossible. C'est aussi l'opinion des Hongrois du Banat et celle de toute la nation magyare. Or, si le partage du Banat est impraticable, cette contrée revient de fait à la Hongrie. Les limites du Banat sont, à l'Est, les Carpathes; au Sud, le Danube; à l'Ouest, la Tisza, et au Nord, le Maros. Sa frontière la plus fortement accusée est celle de l'Est, formée par la puissante chaîne boisée des Carpathes de Krassó-Szörény. La partie orientale de cette montagne est la moins habitée et elle est séparée, dans toute sa longueur, de la partie occidentale par une vallée qui court directement du Nord au Sud et joue un rôle important dans le commerce mondial. La partie occidentale est plus densément habitée et riche en mines; ses vallées débouchent sur la plaine du Banat. Cette chaîne de montagnes appartient donc incontestablement à

la plaine du Banat. Entre cette chaîne et la plaine roumaine, c'est-à-dire la Valachie, s'étendent encore, en les séparant, une ligne de partage des eaux et une contrée inhabitée. Parmi les fleuves frontières, le Danube seul constitue une bonne frontière, tant par sa largeur, que par ses bords pour la plupart marécageux et aussi par son caractère international. La Tisza et le Maros ne constituent pas de frontières effectives. Le grand danger d'inondation, résultant du cours irrégulier de ces fleuves, n'a presque pas son égal en Europe; aussi est-ce une question vitale pour la population riveraine que les deux rives du fleuve soient dans la même main.

Les Serbes avancent que toutes les voies du Banat convergent à Temesvár, tandis que les Roumains démontrent quelle catastrophe résulterait pour le Banat, si on séparait de Temesvár la partie orientale du pays, riche en mines. Ces derniers font également ressortir l'importance de la ligne de Básiás.

Le fait est que les principales voies de communication sont les chemins séculaires de la Grande-Plaine Hongroise. Le Banat ne peut être divisé; il n'a jamais cessé de faire partie intégrante de la Grande-Plaine Hongroise, bien que certaines conditions économiques, ainsi que sa colonisation rapide, effectuée relativement tard (au XVIII^e siècle), finalement le mélange de ses nationalités prètent

à ce pays un caractère spécial, voire une individualité.

Nos adversaires, surtout les Serbes, voudraient faire croire que le Banat est non seulement une unité géographique et économique, mais aussi une personnalité politique indépendante.

La dénomination „Banat“, qui pourrait facilement éveiller l'idée d'une certaine administration indépendante, est due uniquement à un malentendu. En effet, cette désignation ne date que d'une époque postérieure à la libération de ce territoire du joug ottoman. Ici, comme dans tous les autres comitats de la Hongrie, il n'y a jamais eu de „bans“ (gouverneurs), mais seulement des „ispáns“ (préfets).

La partie méridionale de ce territoire appartenait au Banat de Szörény, dont le centre de gravité se trouvait en dehors des frontières de la mère-patrie, dans la Petite-Valachie, territoire situé entre les Carpathes, le Danube et le cours inférieur de l'Olt. Au cours des temps, les „bans“ de Szörény s'en retirèrent dans la vallée principale de Krassó-Szörény. Mais ni un Banat roumain ou serbe, ni même une despotie serbe n'ont jamais existé sur ce territoire. En 1716, lors de la reprise de Temesvár par le prince Eugène de Savoie, le Gouvernement de Vienne s'était efforcé d'instituer sur ce territoire un système d'administration parfaitement indépendant de celui de

la Hongrie, afin d'y faire directement prévaloir la volonté impériale de Vienne.

Après la paix de Pojarévatz, en 1718, qui porta à la Turquie un coup des plus décisifs, l'Autriche organisa les „Confins Militaires“. La dénomination „Banat“ date précisément de ce temps-là et le fait que les Habsbourgs, malgré leur coutume traditionnelle de cumuler les titres, n'ont jamais porté celui de Bans de Temes, prouve suffisamment que cette désignation manque de toute base historique. Parmi les titres des Habsbourgs, nous trouvons celui de „prince de Transylvanie“, de „comes des Sicules“ et de „voïvode serbe“. Si donc le titre de „ban de Temes“ avait existé, les Habsbourgs l'auraient sans doute porté.

Pour désigner ce territoire, les documents allemands contemporains parlent alternativement de „Temesvárische Laender“, de „Region“, de „Provinz“ et de „Bezirk“. Les commandements militaires seuls emploient l'expression „Banater General-Kommando“.

L'autre territoire exigé par les Serbes, la Bácska, a encore moins de droit à l'indépendance. La Bácska ne possédait pas de frontières politiques; le nom „Bácska“ ne signifie pas une notion politique: il sert à la simple dénomination d'une contrée ou d'une région géographique. A l'Est, à l'Ouest et au Sud, la Bácska a des limites distinctes, parce que de larges fleuves la séparent des territoires

de caractère différent. Au Nord, elle n'a pas de frontières, sauf celles de la division administrative hongroise, qui séparent le comitat de „Bács-Bodrog“ du comitat de „Pest-Pilis-Solt-Kiskun“.

On ne pourrait former des droits à la possession de cette contrée, ni sur la base des dénominations, ni sur celle du droit public. Constantin Porphyrogénète, empereur de Byzance, écrit, dans son ouvrage historique, qu'au X^e siècle, la grande masse des Hongrois habitait l'angle formé par le Danube, la Tisza et le Maros.

Les adversaires des Hongrois se plaisent à prétendre que les Magyars n'étaient que des nomades destructeurs, occupés exclusivement de l'élevage du bétail. C'est une erreur; car de leur patrie primitive, située dans la Russie méridionale, les Hongrois ont apporté des connaissances agricoles assez étendues, ce que prouvent, outre l'élevage des porcs et la pêche, les expressions suivantes de leur langue: „buza“ (blé), „árpa“ (orge), „szántani“ (labourer), „aratni“ (moissonner), „eke“ (charrue), „sarló“ (faucille), „szőlő“ (vigne) et „bor“ (vin). Dans le bassin du Danube-Moyen, les Hongrois n'ont pas occupé les mêmes territoires que les autres peuples de la grande migration. Ils se sont uniquement cantonnés dans les territoires les plus aptes à la culture des plantes de steppe et à celle

des céréales, genres de culture qu'ils ont appris dans leur ancienne patrie, la Russie méridionale.

Sur la carte jointe au volume d'introduction dont M. Vidal de La Blache fait précéder l'Histoire de France, rédigée par M. Lavisce, ces territoires sont, comme terres arables, représentés en jaune. Ce sont le Sud de la Transdanubie, la Bácska, les comitats de Temes et de Torontál, la Petite-Plaine Hongroise, ainsi que la Syrmie, comprise entre le Danube et la Save. Dans les premiers siècles suivant la prise en possession de la Hongrie par nos ancêtres, la population des trois comitats de la Syrmie fut purement hongroise et même au temps de l'invasion ottomane, la majeure partie de sa population était encore magyare.

Le Banat formant un des plus anciens diocèses du pays relevait de l'évêché de Csanád. La population clairsemée que les Hongrois y ont trouvée était slave, mais de race bulgare et non serbe.

Les Serbes vivaient dans ces temps-là aux environs de l'Ibar et sur le territoire appelé plus tard le Sandjiak de Novipazar. A des époques différentes et en groupes plus ou moins compacts, les Serbes ont immigrés de ces territoires en Hongrie, appelés, à tour de rôle, par les rois hongrois apparentés à leurs despotes, par les capitaines magyars

aux prises avec les Turcs, par les empereurs d'Autriche, enfin, au XVIII^e siècle, par le Gouvernement Impérial désireux de repeupler les territoires ravagés par les Turcs.

Les Serbes prétendent que ces immigrations avaient le caractère d'occupation ou de réoccupation. Pour réfuter leurs allégations, nous nous bornons à faire ressortir deux circonstances. D'abord, les Serbes prétendent à tort que leurs despotes ont exercé des droits de souveraineté sur quelques parties de la Hongrie, parce que ces despotes y jouaient un certain rôle et possédaient des domaines avec le droit de nommer des „várispáns“ (préfets). En effet, les rois de Hongrie concédaient souvent des terres aux petits princes des pays limitrophes, aux „voïvodes“ de la Moldavie et de la Valachie, ainsi qu'aux despotes serbes avec lesquels ils étaient souvent apparentés. Ces princes possédaient les domaines en question non en qualité de princes, mais comme amis et fidèles des rois de Hongrie, comme seigneurs hongrois. Maintenant, les Serbes tâchent de forger des droits historiques sur ces anciennes donations, souvent retirées par les rois de Hongrie, quand leurs propriétaires manquaient à la fidélité.

Les conclusions tirées de ce fait par les Serbes sont aussi peu fondées que les accusations portées contre la Hongrie au sujet de la responsabilité de la guerre. On considère

comme Hongrois des seigneurs autrichiens dont les ancêtres, grâce aux terres qui leur avaient été concédées en Hongrie par les empereurs d'Autriche, rois de Hongrie, acquirent les droits de noblesse hongroise, sans jamais arriver à une communauté de pensées et de sentiments avec la nation magyare. C'est donc à tort qu'on rend la nation hongroise responsable des agissements de ces éléments.

L'autre circonstance qu'il convient de rappeler consiste dans le fait que la poussée turque a détruit tout ce qu'elle a rencontré sur son passage. Quand au XVIII^e siècle les Turcs furent refoulés de la Hongrie, il n'y avait dans le comitat de Bács-Bodrog que 30,868 âmes et les comitats de Temes, de Torontál et de Krassó-Szörény comptaient ensemble à peine 30,000 habitants. La plus grande partie de la population de ces territoires immigra donc aux cours des deux derniers siècles.

On ne saurait partager le Banat sur une base ethnographique. Quiconque entreprendrait cette tâche, ne ferait que semer les germes d'une guerre constante et prochaine, entraînant à sa suite la ruine matérielle et morale.

Tous les districts du Banat ont une population mixte et c'est seulement dans quelques-uns de ces districts qu'une nationalité se trouve en grande majorité.

La conséquence de la colonisation artificielle est que chaque commune est habitée par

d'autres nationalités, tandis qu'au point de vue ethnographique, les communes entre elles sont moins mixtes qu'ailleurs. Aussi la colonisation serbe s'est-elle effectuée en grandes masses, mais à des époques différentes et à des endroits divers. C'est pour cette raison qu'on ne trouve nulle part dans le Banat des territoires délimités où la langue serbe soit en usage.

Si, par exemple, quelqu'un allait en voiture de Pancsova à Nagybecskerek, il passerait par une commune purement allemande (Ferenczhalom, comptant 3,700 Allemands et 250 individus d'autres nationalités), une commune purement serbe (Cserépalja, avec 4,700 Serbes et 250 personnes d'autres nationalités), une commune purement hongroise (Torontálvásárhely, avec 4,850 Hongrois et 400 personnes d'autres nationalités), une commune purement slovaque (Antalfalva, avec 4,800 Slovaques et 500 individus d'autres nationalités) et une commune purement roumaine (Ujzora, avec 5,300 Roumains et 250 individus d'autres nationalités). Telle est la situation générale dans le Banat.

C'est pourquoi il est impossible de tracer dans le Banat des limites ethnographiques; par conséquent, il faut qu'il reste indivis.

Ce Banat indivis ne peut appartenir à un autre État qu'à celui qui possède la plaine hongroise.

Par une carte orographique il est facile de se convaincre que le Banat possède une frontière distincte à l'Est, et une frontière assez bonne au Sud et que la frontière formée par le Maros ou par la Tisza constitue une frontière aussi arbitraire que celle qui, tirée dans la plaine, ne tiendrait pas compte des facteurs naturels.

Il n'est pas difficile de prédire les conséquences d'une décision et d'une délimitation arbitraires, renversant l'ordre naturel des choses.

Ne suffit-il pas de rappeler que les Serbes et les Roumains s'adressent mutuellement des reproches au sujet des atrocités commises de part et d'autre depuis l'occupation du Banat ?

La Roumanie s'oppose d'adhérer aux décisions concernant les droits des minorités, droits ne pouvant satisfaire qu'aux exigences les plus modestes. Voilà la manière de procéder de la Roumanie, de ces Roumains dont les nationaux ont pu conserver en Hongrie, pendant des siècles, leur langue, leur unité et leur civilisation nationale. Les Roumains de Hongrie jouissaient d'une liberté supérieure à celle de leurs nationaux du royaume, fondé — il est vrai — tout récemment. La Roumanie faisant partie de l'Entente, combat pour les droits et la liberté des peuples, mais refuse, en même temps, sa signature aux postulats qui sont loin de garantir des libertés semblables à celles dont les Roumains

avaient toujours joui en Hongrie. Proclamant à hauts cris de voir dans cette signature la lésion de sa souveraineté, la Roumanie se déclare prête à respecter les droits des minorités, mais, d'autre part, elle emprisonne les Hongrois, qui pendant la guerre étaient officiers de la réserve territoriale hongroise; la Roumanie frappe de punitions rigoureuses les femmes portant des emblèmes hongrois, expulse les fonctionnaires magyars de leurs maisons et de leur patrie, ferme les écoles et les associations magyares de culture intellectuelle, renverse les monuments hongrois et exécute dans les parties de la Hongrie occupées par elle, une réforme agraire essentiellement différente de la loi agraire promulguée en même temps dans le royaume de Roumanie. Cette réforme tend à enlever aux non-Roumains leur dernière motte de terre.

Nous demandons maintenant: que deviendrait cette province habitée par quatre nationalités approximativement égales en nombre, si on continuait à la soumettre à un régime balkanique? Quels résultats économiques obtiendrait-on en balkanisant ce pays, le grenier de l'Europe? Non seulement les Hongrois, les Allemands, les Lorrains et les autres petites nationalités, mais aussi les Roumains et les Serbes regretteraient ce régime hongrois tant calomnié par eux. Dans leur mémoire ils sont obligés de reconnaître la grande force civilisa-

trice et économique dont ils ont bénéficié, grâce à la bienveillance et à l'aide pécuniaire du Gouvernement Hongrois. Les Serbes racontent que leurs nationaux du Banat ont joué un grand rôle dans la vie nationale de la Serbie . . . Qu'ils furent les premiers à fonder des écoles et à envoyer leurs fils aux universités étrangères. Obradovics, le premier philosophe, dont on voit le monument à Belgrade et qui, en 1818, sous Karageorges fut le premier ministre de l'instruction publique de la Serbie, est originaire du Banat. Kangelaz, poète dramatique, et Jankovics, poète lyrique, sont tous deux de Versecz, en Hongrie; Georges Jagcsics, le plus grand poète lyrique serbe, est de Cserna, en Hongrie; Sava Tekeli est d'Arad; et même le voïvode Putnik, généralissime des Serbes pendant la guerre mondiale, est de Fehértemplom, en Hongrie. Les plus grands peintres serbes, Jovanovics et Predics ont vu le jour également en Hongrie.

Les Serbes avouent que les paysans serbes des provinces en question sont très riches. Outre beaucoup de sociétés coopératives agricoles, qu'ils doivent à la grande action sociale hongroise et à son initiateur, le comte Alexandre Károlyi, ils possèdent nombre de banques et d'entreprises industrielles. Ils mentionnent les écoles, les cercles de lecture, le grand nombre de journaux, ainsi que les sociétés de

„Sokol“ et de musique, dont chaque ville peut se faire gloire.

On retrouve la même note chez les Roumains toutes les fois qu'il ne s'agit pas de propagande tendancielle contre le régime hongrois. Les Roumains, eux aussi, font étalage de leurs illustrations nationales, originaires du „Banat“ : tels les traducteurs roumains de l'Ancien Testament au XVI^e siècle ; les lexicographes et poètes religieux de Lugos au XVII^e siècle ; le célèbre voyageur Michel Popovics ; le moraliste Tichindeal : le linguiste Jorgovici ; le polygraphe Nikoara ; l'historien Babesa ; le médecin célèbre Badesa ; le poète Vlád ; le nouvelliste Popovici ; les historiens G. Popovici et Sarbu ; le philosophe Joseph Popovici, professeur à l'Université de Budapest ; les compositeurs Brédiceanu et Vidu ; enfin les grands hommes politiques Mocsonyi et Brédiceanu. Et lorsqu'il ne faut pas, soit par intérêt, soit par mot d'ordre, chanter l'air de l'oppression, les Roumains sont prêts à admettre que leurs nationaux ne sont point des paysans exploités, mais bien des propriétaires de biens-fonds, dont ils peuvent, dans la mesure de leurs moyens, élargir les cadres. Ils reconnaissent eux-mêmes que les Roumains de Hongrie font une forte concurrence aux Allemands et que les banques roumaines du „Bánát“ sont des plus riches ; que l'archevêché, le séminaire et les internats des Roumains de Hongrie

sont les foyers de la civilisation roumaine ; — que le „Drapelul“ de Lugos, en Hongrie, est un des meilleurs journaux roumains et que le clergé roumain de Hongrie édite trois revues périodiques.

Tout cela a pu être créé sous la domination hongroise tant décriée ! Car depuis mille ans — sauf les périodes relativement courtes de la domination turque et du régime militaire autrichien — cette contrée a été régie par la nation hongroise.

Par les raisons qu'ils invoquent pour justifier leurs prétentions sur le Banat, les Serbes et les Roumains prouvent que la lutte engagée par eux vise surtout à les enrichir d'un pays excessivement fertile et non à opposer à l'oppression hongroise tous les éléments non-magyars. Et même si l'on admet la „nationalité“ comme facteur décisif, ni les Roumains, ni les Serbes ne peuvent invoquer un droit supérieur à celui des Allemands ou des Hongrois, car le nombre de ces quatre nationalités est à peu près égal sur le territoire en question. Lors de la conclusion de la paix avec l'Allemagne et avec l'Autriche, le Conseil Suprême avait appliqué la méthode, — le principe des nationalités ne paraissant pas suffisant pour élucider un cas douteux, — de recourir à des données historiques, économiques ou autres. L'argument historique a été maintes fois invoqué par les voisins de la

Hongrie qui travaillaient à son démembrement. Nous avons constaté avec regret que, à défaut de contre-épreuves, on a ajouté foi aux arguments non fondés de nos adversaires. En prenant pour base des questions économiques, nos ennemis ont de même tenté d'élargir leurs frontières qui, d'après eux, ne répondent pas suffisamment à leurs exigences nationales. Si ces points de vue étaient appréciés et acceptés conformément à la réalité, la question du Banat se trouverait tranchée en notre faveur.

Nous avons prouvé plus haut, qu'au point de vue historique, cette province n'a pas cessé d'être hongroise. C'est là que s'est installée la majeure partie des Magyars lors de la conquête du pays, de sorte que le Banat, la Bácska, la partie méridionale de la Transylvanie et la Sirmie furent purement magyars pendant de longs siècles. La majorité de la population actuelle descend des immigrants du XVIII^e siècle. Le Banat n'a jamais joui d'une autonomie particulière : il formait toujours une partie intégrante de la Hongrie. Il n'eut jamais son histoire spéciale, jamais une situation particulière en ce qui concerne le droit public. Il ne fut pas davantage une unité administrative, exception faite de la période de courte durée de l'administration militaire autrichienne. Mais cette administration militaire ne peut conférer des droits à

des nationalités. Car, d'une part, elle émanait du centralisme impérialiste autrichien; de l'autre, cette unité administrative formait une institution passagère. C'est un principe reconnu de l'histoire politique, que l'administration militaire ne peut être constituée que là où un État, ou certaines parties de cet État, se trouvent en formation ou en état de bouleversement révolutionnaire. Il en fut ainsi du „Banat“. Une fois l'ordre public dans le Banat consolidé, on vit l'administration civile se rétablir et, ensuite, on assista à sa réunion politique complète à la Hongrie. Cet état des choses n'a pas changé entre 1849 et 1860, — période pendant laquelle l'absolutisme autrichien, après avoir réprimé les tentatives d'indépendance de la nation hongroise, avait une fois de plus arraché le „Banat“ à l'unité nationale.

Nous avons démontré plus haut qu'au point de vue géographique, „le Banat“ est une partie intégrante de la Hongrie. En appuyant sur l'unité du „Banat“, sur la cohésion et la connexité économique des parties montagneuses avec la plaine, les Roumains ne font que plaider notre cause, car ils prouvent que ces montagnes peuplées de Roumains forment un ensemble avec cette plaine du „Banat“ à population disparate. Aucun lien, par contre, n'attache la population du Banat à la grande plaine roumaine. En les déracinant, on priverait ces habitants de tout moyen d'existence.

Au point de vue agricole, la Hongrie et le Banat sont également inséparables. En deçà comme au-delà de la Tisza et du Maros, les méthodes de culture sont identiques. De plus leur unité économique n'a jamais été troublée, pas même sous la pression du joug turc, qui s'exerçait par delà la Tisza et le Maros. Bien au contraire, l'histoire prouve que les siècles antérieurs ont fondu si complètement les différentes parties du Banat, qu'aucune de ces parties ne peut exister séparément.

Du Sud au Nord, nulle borne, mais de simples changements climatériques, tels que l'on en rencontre, sur une plus grande échelle, dans la grande plaine du Mississipi. Et ces différences de climat sont également d'éloquents plaidoyers contre le partage de la Grande-Plaine Hongroise. Une fois une barrière élevée entre ces régions, il serait, par exemple, impossible de suppléer, dans la partie septentrionale, à l'importation du maïs qui lui vient de la partie méridionale.

Une telle division serait une catastrophe pour la vie économique du pays. D'après la statistique de 1914, la production en maïs de la Hongrie s'élevait à 43.769,100 quintaux métriques dont 17.696,189 quintaux provenaient du Banat. Le Nord ou plutôt le centre de la Grande-Plaine se livre plus exclusivement à l'élevage des porcs. Mais supposons que

les lignes de démarcation soient transformées en frontières définitives . . . A quoi nous servirait la surproduction en porcs dont nous bénéficierions ainsi, s'il ne nous restaient que 30% de notre maïs? Même objection à élever au sujet du froment. Les minoteries de Budapest jouent un rôle prépondérant en Europe, — elles ne rencontrent de rivales qu'à Minneapolis, la ville des États-Unis la plus riche en moulins. Et nos moulins ont été aménagés de manière à répondre aux exigences de la production totale en céréales de la Hongrie et spécialement du „Banat“. Leur activité se trouverait paralysée, faute de l'alimentation suffisante dont les céréales du Banat fournissaient la majeure partie. De leur côté, les blés du Banat auraient à souffrir de la perte des minoteries hongroises, Budapest étant le centre où viennent converger les grandes artères du commerce mondial. La ruine des moulins exercerait une réaction énorme sur la production économique du pays qu'elle mettrait dans l'impossibilité de satisfaire à ses engagements financiers envers l'étranger.

Abordons la question de la communication routière et fluviale. Le territoire dont il s'agit était de temps immémorial une partie intégrante de la Grande-Plaine, et le système hydrographique, à son tour, est absolument inséparable des autres parties de la Plaine. Le caractère du Maros et de la Tisza est

diamétralement opposé à celui de tous les cours d'eau formant frontières fluviales. Tous les travaux de régularisation propres à rendre ces fleuves navigables ou à les endiguer, ne peuvent être maintenus que par des établissements uniformes, partant du cours supérieur pour en suivre le parcours jusqu'à l'embouchure. De cette manière seulement, l'Alföld peut être défendue contre les terribles ravages des inondations, ravages dont souffrirait sensiblement non seulement la Hongrie, mais toute l'Europe privée des produits de cette contrée fertile. Enfin, au cas où le cours inférieur de ces fleuves passerait entre des mains étrangères, les riverains du cours supérieur s'en ressentiraient d'une manière pénible.

La seule différence dans les méthodes de production du „Banat“ et de la Grande-Plaine est que cette dernière a adopté le système si caractéristique des „fermes“. Quant au caractère ethnographique, la Grande-Plaine est essentiellement magyare, tandis que la population du Banat est fort disparate. C'est sous ce rapport seulement que le Maros et la Tisza forment des limites, n'apportant aucune entrave aux différents facteurs de la production agricole, ni à la communication. Le Maros et la Tisza pourraient être frontières d'un territoire autonome, d'une province, si l'on veut, mais jamais elle ne pourraient constituer des frontières d'État.

La Bácska ne peut pas bénéficier de ces conditions mêmes. Cette contrée dont le nom, comme nous l'avons dit plus haut, n'a de signification spéciale ni au point de vue géographique, ni au point de vue de l'usage ne possède pas et n'a jamais possédé de frontières effectives. De plus, la Bácska est presque purement magyare; sa partie méridionale seule est hétérogène comme le „Banat“. On ne peut par conséquent lui assigner des frontières. Le Danube lui sert de limite méridionale au point de vue de son organisation économique et de ses voies de communication, tandis qu'au Nord elle se perd dans la Grande-Plaine.

La question de l'appartenance de la Bácska et du Banat pèse également sur le problème financier. La désagrégation de ces territoires fertiles réduirait la capacité économique de l'État hongrois, par conséquent, ce dernier ne serait pas à même de pourvoir à ses dépenses ordinaires, de sorte qu'il ne pourrait même pas remplir ses obligations financières internationales.

Tous les arguments énumérés auront suffisamment prouvé que ni cette partie du pays, ni les autres contrées menacées du même sort, ne peuvent être arrachées au corps de la Hongrie sans entraîner des conséquences d'une gravité incalculable.

Un coup d'oeil jeté sur la carte de la Hon-

grie fera comprendre que ce pays est appelé à poursuivre sa destinée dans le cadre même de la Hongrie, à laquelle il est uni par son passé millénaire, par les luttes communes soutenues au cours de l'histoire, et par les souvenirs dix fois séculaires. Les intérêts intellectuels et économiques de la politique mondiale elle-même exigent cette unité. Lorsque Étienne, premier roi de Hongrie, — qui plus tard fut canonisé par l'Église de Rome —, convertit son peuple païen au christianisme, il résolut un problème immense touchant au sort de l'Europe entière. Il s'agissait de décider si la nation magyare, établie entre l'Occident et l'Orient, s'unirait à l'Église catholique romaine ou bien à la Croix de Byzance? Saint Étienne choisit Rome. Par là, il étendit les limites de l'Europe occidentale jusqu'à la frontière d'Est de son pays, c'est-à-dire jusqu'aux Carpathes. Puis, de l'autre côté, il opposa une borne infranchissable à la barbarie balkanique. Si la Hongrie s'était unie à l'Église orientale, la nation hongroise aurait joué un rôle prépondérant parmi les peuples des Balkans, inférieures à elle sous tous les rapports. Dans ce cas, la Hongrie aurait assimilé les peuples orthodoxes du Sud-Est de l'Europe ou bien se serait fondue avec eux. Son histoire, ainsi que l'histoire de toute l'Europe aurait changé. Et peut-être même les frontières orientales de la Hongrie, immua-

bles depuis des siècles, en seraient-elles affectées. A la lumière des données statistiques des États orientaux d'Europe, ces frontières de la Hongrie serviraient encore actuellement de limite à la civilisation occidentale. S'il en était ainsi, notre patrie n'aurait pas servi de rempart à l'Occident contre l'agression turque, mais elle aurait simplement partagé le sort des peuples balkaniques. Il ne peut être dans l'intérêt ni de l'Europe, ni du monde civilisé de rétrécir les frontières de la Hongrie ou de changer ce qui a neuf cents années d'existence. Il ne serait pas non plus désirable de rapprocher les Balkans de l'Occident, en balkanisant le bassin du Danube-Moyen exempt jusqu'ici des querelles des nationalités. Et si jamais il s'est produit des différends, s'il y eut parfois une divergence d'opinions, on en a toujours cherché la solution dans le cadre de l'État hongrois. Les nationalités ont toujours reconnu l'autonomie comme répondant à leurs désirs les plus extrêmes. Les tendances séparatistes sont de date toute récente. Elles ont été provoquées par une agitation artificielle et par les menées de l'Empire autrichien. Si l'on établissait à présent, dans le cadre du principe des nationalités, la question de la langue commune comme du seul facteur capable de répondre à toutes les exigences ; si l'on faisait abstraction de tout droit historique, de tout intérêt économique

et de l'ordre naturel de la vie ; cela n'aurait pour effet que l'exagération du principe de l'unité de la langue. Les conséquences qui en dériveraient, pourraient obliger les divers peuples vivant en commun, à mettre de côté tout raisonnement pour recourir aux armes de l'exaspération suprême.

L'apparition des troupes serbes et roumaines, avides de conquérir cette partie méridionale de la Hongrie, a déjà inspiré une profonde animosité à la population hongroise de cette contrée. Elle voyait, d'abord avec angoisse, puis avec une exaspération toujours croissante, aspirer des peuples inférieurs au point de vue intellectuel et économique, à conquérir la suprématie par la force. Un tel état des choses ne peut être que provisoire. Il ne peut durer qu'autant que l'une des parties est défendue par la force armée, tandis que l'autre est paralysée par le désarmement complet. A partir du moment où la force des armes, — seul soutien d'un tel régime, — cesserait par suite de la démobilisation, cette domination s'écroulerait. D'autre part, ce serait une erreur de croire que dans la Bácska et le „Banat“ les Magyars seraient les seuls à user de tous les moyens pour mettre fin à cette domination. Les Souabes en feraient de même, ne sachant se résoudre à être régentés par les „conquérants“ arriérés. Enfin, ni les Serbes, ni les Roumains établis dans les con-

trées dont nous nous occupons, ne sont satisfaits du nouveau régime qu'ils ne peuvent taxer de supérieur à l'ancien ni au point de vue administratif ni à celui de la politique générale. Cette nouvelle domination serait à la merci du premier orage. Puis il existe un autre facteur qui ne peut être négligé ; c'est que les Serbes et les Roumains, de religion orthodoxe, ne pourraient jamais s'assimiler ni les Hongrois, ni les Allemands catholiques. La civilisation occidentale ne se saurait soumettre à l'Orient barbare, soumission qui serait un avilissement moral. Chacune des Puissances Alliées se convaincrait de cette vérité inébranlable, si elle se trouvait dans des conditions analogues à celles des contrées menacées, c'est-à-dire si elle devait s'humilier devant un ordre moral inférieur à sa propre civilisation.

Nous ne souleverions aucune objection, si on laissait à la population, prise individuellement, le soin de choisir entre les deux alternatives, de rester hongroise ou de s'unir à l'un des conquérants. On croit à tort que le peuple désire se séparer de la Hongrie pour la simple raison qu'il parle une langue autre que le hongrois. Ce peuple est attaché à la Hongrie par tous ses intérêts, par toute sa manière de vivre. Certains intellectuels, avocats et prêtres, dont la politique est le métier, ont seul mis en avant la nécessité d'un divorce avec la Hongrie.

II.

Détails ethnographiques sur le Banat et la Bácska.

Jamais les despotes serbes n'ont exercé le droit souverain sur aucun territoire de Hongrie. C'est en témoignage de gratitude pour les services rendus, que les Serbes, repoussés des Balkans par les Turcs, ont été autorisés à venir se fixer en Hongrie. Indépendamment de ces colonisations les despotes serbes avaient reçu des rois de Hongrie des territoires très étendus, souvent situés dans une contrée septentrionale, habitée par une population purement hongroise (Szatmár—Debreczen). Les Serbes se sont dispersés en même temps dans toute l'étendue du pays. Une de leurs colonies les plus étendues et les plus anciennes est Ráczkeve avec ses environs dans l'île de Csepel, près de Budapest. Georges Brankovitch possédait quelques biens en Hongrie, il a reconnu, comme prince de Serbie, le roi de Hongrie (Sigismond) pour son souverain.

La colonisation serbe, les propriétés des despotes serbes en Hongrie, l'asservissement de quelques-uns d'entre eux aux rois de Hongrie, ne sont point des titres suffisants pour assurer aux Serbes sur le sol hongrois, les droits historiques auxquels ils prétendent, car les trois facteurs énumérés sont absolument indépendants les uns des autres.

Les colonisations ont eu lieu à des époques différentes, et elles n'ont aucune connexion, de sorte qu'il est impossible de découper et de délimiter actuellement, dans le Banat ou dans la Bácska, un territoire de nationalité serbe d'une certaine étendue, et n'ayant aucune solution de continuité.

86·8^o/₁₀₀ des Serbes domiciliés actuellement en Hongrie, n'ont immigré qu'au cours du XVIII^e siècle dans ce territoire (Banat, Bácska) qui, après l'expulsion des Turcs, ne comptait qu'un chiffre inférieur à 60,000 âmes.

L'établissement des Roumains en Hongrie se rattache à la question de la Transylvanie. Les Roumains du Banat. Ceux-ci se sont infiltrés dans les contrées plates dudit territoire surtout à l'époque postérieure à la domination turque, c'est-à-dire au début du XVIII^e siècle.

Les Roumains de notre pays sont loin d'être race autochtone de la Hongrie et de la Transylvanie et qu'ils n'ont pas occupé ces contrées antérieurement aux Hongrois. Ils se sont infiltrés des Balkans au cours du XII^e et du XIII^e siècle. Leur immigration dans le Banat se faisait de la Transylvanie et de la Petite-Valachie; ils venaient se réfugier dans leur fuite devant les Turcs. A Temesvár, chef-lieu du Banat, on comptait 6,000 Roumains, 2,700 Serbes, sur une population de 74,000 habitants. Est-ce en raison de ce chiffre insignifiant que Roumains et Serbes se disputent cette belle et florissante cité? La capacité expansive de la race roumaine est à peu près nulle. L'accroissement de la population hongroise a été, de 1900 à 1910, de 15%, celui des Allemands de 8·6%, des Serbes, de 7·1%, tandis que celui des Roumains n'atteignit que 2·8%. La proportion des Magyars qui en 1836 dépassait à peine 5% de la population totale, atteint actuellement 15%. Les Allemands, à leur tour, se sont accrus, dans la proportion notable de 16·9% à 24% tandis que les Serbes ou Slaves (Bouniévatz, Chokatz) ont légèrement fléchi, de 20·3% à 18·4% et que les Roumains qui constituaient une majorité absolue dans la première moitié du XIX^e siècle, (53·6%), sont tombés, en 1910, à 37·4% de la population totale (y compris la population roumaine du comitat de Krassó-Szörény).

De 1836 à 1900, l'augmentation des Hongrois dans le Banat se chiffre par 37·7%, celle des Allemands par 12·2%, celle des Slaves par 40% et enfin celle des Roumains par 7% seulement.

L'augmentation étonnante de la race hongroise, la stagnation des races serbe et roumaine ont leurs raisons toutes naturelles. Les masses roumaines du Banat ont adopté le système d'un enfant. Le développement de la race hongroise est appuyé par la tendance aux migrations intérieures et par l'émigration. Le Serbe, le Roumain se retirent peu à peu de ce territoire et ils rentrent en Serbie et en Roumanie. Dans le comitat de Torontál, comitat le plus éloigné, le nombre des Roumains a diminué, à partir de 1900, d'une manière *absolue*, frappante; les Serbes sont presque tout à fait éteints au Nord, dans les environs de Temesvár; et ils reculent également dans le Torontál septentrional. Le Hongrois, par contre, habitant typique de la plaine, s'est empressé, au XIX^e siècle, de prendre pied dans le Banat.

Le Hongrois ne tarda pas à s'emparer également des centres urbains. Les villes se développent rapidement sur le sol riche du Banat, et nécessitent des bras pour leur commerce et leur industrie. Or, comme Serbes et Roumains ne quittent pas volontiers leur village, leur petite propriété, on est forcé de recruter la main-d'oeuvre nécessaire dans le prolétariat hongrois; de 1880 à 1910, dans les 8 villes du Banat, il s'est accru dans la proportion de 13·3% à 28·6%. Deux tiers de son accroissement ont été fournis par la race magyare.

Les calvinistes (réformés) qui sont exclusivement des Hongrois immigrés se sont multipliés considérablement au cours des vingt dernières années. Ils ont quintuplé à Lugos (de 286 à 1,374), triplé à Temesvár (de 1,047 à 3,281.). Ajoutons encore que les derniers recensements de 1900 et 1910 révèlent que 8,033 et 10,874 individus nés dans le comitat de Csanád, comptant en 1900 une population totale de 140,007 âmes sont venus se fixer dans le Banat.

Des 6 villes de la Bácska, 5 ont une majorité

hongroise, ne seule compte une majorité serbe. Sur 8 villes du Banat, une seule est caractérisée par une majorité serbe assez faible, tandis que dans les autres villes, les Hongrois et les Allemands forment la majorité et leur nombre progresse d'année en année. Le nombre des lettrés est incontestablement supérieur parmi les Hongrois. Tandis que le nombre proportionnel des Hongrois de la Bácska fait, dans la catégorie de la population entière, 44·7%, et qu'il fait 45·5% dans celle des individus sachant lire et écrire, celui des Serbes est de 18% dans la première et de 15·5% seulement dans la seconde catégorie; les Allemands, au contraire, font 23·5%, respectivement 27·4%. Les nombres proportionnels sont encore plus favorables aux Hongrois et aux Allemands dans le Banat où les premiers ne font que 15·3% de la population totale; néanmoins, ils sont représentés dans la catégorie des individus sachant lire et écrire par 18·5%; dans les mêmes catégories, les Allemands font 24·5%, resp. 32·2%; les Serbes, par contre, 18% et 16·8%; les Roumains, 37·4% et 27·9%. Les races serbe et roumaine, par contre, ne peuvent, malgré leurs grandes masses, soutenir la concurrence avec les races susmentionnées, même à ce degré bien primitif de la civilisation. Ce fait devient encore plus évident quand on considère les études plus ou moins élevées faites par les individus des diverses nationalités. Nous disposons de données relatives au nombre des élèves ayant achevé les 8 classes de l'enseignement secondaire. Ces données nous montrent que, bien que l'élément hongrois ne fasse pas 45% de la population de la Bácska, il est à la tête de toutes les nationalités par son nombre proportionnel de plus de 78%, dans la catégorie des habitants ayant achevé les classes de l'enseignement secondaire: les Serbes, par contre, ne sont représentés que

par 13·7%. Dans le Banat, la race hongroise condamnée à figurer comme minorité assez faible (15·3%), est représentée, dans la catégorie en question, par 61·5% tandis que les Serbes n'y figurent qu'avec 6·7% et les Roumains, avec 12·8%, bien que les premiers constituent 18%, les derniers 37·4% de la population totale. On peut donc sans parti pris tirer toutes les conclusions naturelles de cette manifestation imposante de la force civilisatrice et demander que la suprématie sur ce territoire soit assurée à la race hongroise. Les Serbes n'ont la majorité nulle part, pas même dans les districts administratifs voisins du Royaume de Serbie.

Les États Roumain et Serbe installés dans la Hongrie méridionale, sont incapables de recruter parmi leurs nationaux le personnel nécessaire à l'administration et à la juridiction, ils sont obligés de recourir à des fonctionnaires publics hongrois, d'autre part, ils ont nommé à des emplois supérieurs des personnes de capacité médiocre.

L'on ne compte pas moins de 16 races dans le Banat. Il serait impossible de trouver un territoire offrant une population plus hétérogène. Outre les quatre races déjà mentionnées : Hongrois, Allemands, Serbes et Roumains, il convient de citer encore : des Bounievatz, des Chokatz, des Slovaques, des Ruthènes, des Croates, des Bulgares, des Tchèques, des Italiens, des Espagnols, des Grecs, des Moraves, des Français, des Russes et des Turcs. La plupart de ces éléments se sont assimilés depuis longtemps aux Hongrois ou aux Allemands. Bien que la politique hongroise ait laissé aux différentes races toute facilité pour le développement de leurs aptitudes individuelles, ce sont encore les Hongrois et les Allemands qui détiennent le record dans le domaine économique.

Nous présentons la statistique ethnographique, bien variée encore, du Banat et de la Bácska, de l'an 1910 :

Comitat	Hongrois	Allemands	Roumains	Serbes	Slovaques	Ruthènes	Croates	Autres
Krassó-Szörény	33,787	55,883	336,082	14,674	2,908	2,351	319	20,143
Temes . . .	79,960	165,883	169,030	69,905	3,080	30	350	12,597
Torontál. . .	128,405	165,779	86,937	199,750	16,143	11	4,203	13,923
Bács-Bodrog .	363,518	190,697	386	145,063	30,137	10,760.	1,279	70,545
Total	605,670	578,242	592,435	429,392	52,268	13,152	6,151	117,208
	} 2.394,518							

Les forces de direction dont disposent les éléments hongrois et allemands, se manifestent encore dans le phénomène suivant. Dans le comitat de Krassó-Szörény comptant une population roumaine de 72%, les individus instruits roumains employés dans les branches de l'économie ne forment que 12·5⁰/₀ de l'ensemble, tandis que les Hongrois qui ne constituent, dans ce comitat, qu'une minorité de 7·3⁰/₀, parviennent dans la catégorie en question, à une majorité absolue. Ils fournissent 52·5⁰/₀ des fonctionnaires. Dans le comitat de Temes les Roumains ne figurent, dans la catégorie des individus instruits employés dans les branches de l'économie, que par 3·7⁰/₀ et que les Serbes constituant 14⁰/₀ de la population de ce même comitat, n'atteignent, dans la catégorie en question, que 4·3⁰/₀. Ce tableau est complété par la situation dans le Torontál où les Hongrois atteignant un peu plus qu'un cinquième de la population totale, jouissent, dans la catégorie mentionnée à plusieurs reprises, d'une majorité absolue, tandis que les Serbes constituant le tiers de la population ne peuvent se faire valoir que dans une mesure caractérisée par le nombre proportionnel de 10·5⁰/₀. En vue de ces faits on trouve presque naturel que les Hongrois du comitat de Bács-Bodrog faisant 44·7⁰/₀ dans la catégorie de la population, figurent, dans celle en question, avec 75·1³/₀, tandis que les Serbes du même comitat, faisant 18⁰/₀ de la population, y descendent à 10·1⁰/₀. Au moment où la Hongrie méridionale fut reconquise sur les Turcs, la population totale de ce territoire n'excédait pas 100,000 âmes, c'est-à-dire que 4⁰/₀ seulement de la population de la Hongrie d'alors habitaient le Banat et la Bácska. Aujourd'hui ces deux territoires ont près de 2 millions et demi d'habitants, c'est-à-dire que la population de la Hongrie méridionale s'est 25 fois

multipliée dans l'intervalle où la population de la Hongrie entière n'a que sextuplé. Un peuple opprimé est incapable d'un pareil développement. La prétendue oppression des Serbes et des Roumains est donc une pure invention.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

Publications sur la situation de la Hongrie mutilée.

La Hongrie. Cartes et notions géographiques, historiques, ethnographiques, économiques et intellectuelles.

Les peuples de la Hongrie. Par Aloyse Kovács.

Au lieu d'un, trois États de nationalités. Par Aloyse Kovács.

Les droits historiques de la nation hongroise à l'intégrité territoriale de son pays. Extrait du livre du dr. Jean Karácsonyi.

La vérité sur la Hongrie et sur la politique magyare, par Guillaume Pröhle.

Le problème de la Hongrie, les femmes hongroises aux femmes du monde civilisé.

Carte de géographie économique de la Hongrie. Dessinée d'après les données officielles par François Fodor.

Les monuments de l'Architecture hongroise. Par Etienne Möller. (Avec illustrations.)

La Hongrie condamnée à être mutilée. Par le dr. Eugène Lechner. (Avec illustrations.)

La Hongrie du Sud. Par le comte Paul Teleki.

La question wende. Par A. Mikola et J. Melich.

La question ruthène. Par le comte Étienne de Csáky.

La question slovaque.

La question de la Transylvanie.

Ces publications sont en vente chez :

H. LE SOUDIER
PARIS

FERD. PFEIFER
BUDAPEST,

Bd St.-Germain 174—176.

Kossuth Lajos-utca 7.